

UN MEDIATEUR EFFICACE POUR LA COOPERATION SCIENTIFIQUE FRANÇAISE:
LE GROUPEMENT DES UNIVERSITES ET DES GRANDES ECOLES DE FRANCE POUR LES RELATIONS AVEC
L'AMERIQUE LATINE

Mona HUERTA
CREDAL-CNRS, présidente du REDIAL
mona.huerta@univ-paris3.fr

RESUMEN: Creado el 4 de febrero de 1908 por iniciativa de universitarios franceses, la Agrupación de las Universidades y Grandes Escuelas de Francia para las Relaciones con América Latina, demostró su eficiencia tanto para valorar el laboratorio latinoamericano ante los investigadores y docentes de Francia, como para difundir, en América Latina, los métodos, los conocimientos y el pensamiento francés. Entre las dos Guerras Mundiales, América Latina fue para la cooperación universitaria francesa una tierra de misiones y la Agrupación estableció entonces los fundamentos de la cooperación científica francesa para los tiempos futuros: desarrollar las relaciones intelectuales entre Francia y las “Repúblicas hermanas de América Latina” y, tomando en cuenta las potencialidades económicas ofrecidas por los países del subcontinente, establecer una cooperación universitaria fuerte y duradera.

Palabras Clave: Relaciones intelectuales; Cooperación científica; Universidades; Francia; América Latina

RÉSUMÉ: Créé le 4 février 1908 à l’initiative d’universitaires français, le Groupement des universités et des grandes écoles de France pour les relations avec l’Amérique latine, a été aussi efficace pour valoriser le laboratoire latino-américain auprès des chercheurs en France, que pour diffuser, en Amérique latine, les méthodes, les savoirs et la pensée française. Entre les deux guerres mondiales, l’Amérique latine a été pour la coopération universitaire française une terre de missions et le Groupement a mis en place dans cette période les fondements de la coopération scientifique française pour les années à venir : développer les relations intellectuelles entre la France et les “républiques soeurs d’Amérique latine”, mettre en place une coopération universitaire et prendre en compte les potentialités économiques offertes par les pays du sous-continent

Entre les deux guerres, l'Amérique latine fut pour la coopération universitaire française une terre de missions et le Groupement des universités et des grandes écoles de France pour les relations avec l'Amérique latine allait constituer pour des années les fondements de la coopération scientifique française.

Créé le 4 février 1908 à l'initiative des universitaires Georges Dumas, médecin, professeur de la Faculté de Paris, agrégé de philosophie et docteur ès-Lettres, et Henri Le Châtelier, professeur au Collège de France, le Groupement des universités et des grandes écoles de France pour les relations avec l'Amérique latine fut aussi efficace pour valoriser le laboratoire latino-américain auprès des chercheurs en France, que pour diffuser, en Amérique latine, les méthodes, les savoirs et la pensée française.

Fort utilement, le Groupement s'était donné pour mission de favoriser les relations intellectuelles entre la France et les "républiques soeurs d'Amérique latine", de mettre en place une coopération universitaire et de prendre en compte les potentialités économiques offertes par les pays du sous-continent. Les fondateurs comptaient en cela, au nom d'une identité latine redécouverte¹, renouer des liens et regagner des positions face aux offensives culturelles et économiques de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie mais aussi des États-Unis. Cette fondation reflétait une volonté affirmée du pays puisqu'au même moment le Quai d'Orsay, reconnaissant l'efficacité des relations culturelles, se dotait d'un Bureau des Écoles et des Oeuvres françaises à l'étranger. L'académicien Gabriel Hanotaux, ancien ministre des Affaires étrangères entreprenait la création du Comité France-Amérique "pour faire connaître la France à l'Amérique et l'Amérique à la France". Concerné par l'ensemble du continent américain, ce comité porta toutefois une plus grande attention à la coopération avec les États-Unis et le Canada².

La mise sur pied du Groupement s'imposait, si l'on en croit le mathématicien Paul Appel, son premier président, "tant était grande la méconnaissance de l'Amérique latine par les Français." Le Groupement, selon lui, devait remédier à cet état de fait et travailler efficacement à la mission qu'il s'était assignée. Il devait pour cela parvenir à se doter de moyens d'information et de documentation suffisants : "Les livres américains sont rares en France ; les bibliothèques publiques n'en possèdent que quelques exemplaires isolés et les libraires parisiens n'en connaissent même pas les noms"³.

UNE ACTION DURABLE AU SERVICE DE LA COOPERATION SCIENTIFIQUE FRANÇAISE

L'action qu'allaient mener les universitaires dans ce mouvement fut déterminante pour le rapprochement culturel avec l'Amérique latine et pour le développement des études sur l'Amérique latine en France.

L'oeuvre du Groupement se concrétisa d'abord par l'échange de professeurs. C'est ainsi que fut inauguré un cours d'études brésiliennes à la Sorbonne, en 1911, en même temps qu'était organisé à São Paulo un cours d'études françaises dont Georges Dumas prononça la leçon inaugurale en 1912. Le Brésil était un pays de prédilection pour cette coopération universitaire mais les autres pays de la région n'en étaient pas pour autant délaissés. Le second président du Groupement, l'hispaniste Ernest Martinenche, élu

¹ Rappelons que le 5 avril 1909, Anatole France, célèbre en Sorbonne le "génie latin" avant de s'embarquer pour l'Argentine, l'Uruguay et le Brésil.

² Gabriel Hanotaux, *Le Comité France-Amérique. Son activité de 1909 à 1920*, Bibliothèque du Comité France-Amérique, 35 p. Ce comité publiera une revue avec ces objectifs précis : *France-Amérique. Revue mensuelle du Comité France-Amérique* de 1911 à 1922. Dans cette période, d'autres revues joueront un rôle de diffusion de la pensée française dans la région notamment le *Bulletin* et la *Revue de l'Alliance française* publiés respectivement de 1913 à 1919 et de 1920 à 1941.

³ Rapporté par Charles Lesca dans un article intitulé "Histoire d'une revue" in *Hommage à Ernest Martinenche (Études hispaniques et américaines)*, Paris, Éd. d'Artrey, 1939, p. 430.

le 11 mars 1909, fit à cet effet une longue tournée qui le conduisit en 1910 à Panama, au Pérou, au Mexique, en Uruguay, au Chili, en Argentine et au Brésil. Il faut souligner ici que le choix d'un hispaniste à la tête du Groupement, qui pouvait s'adresser à la plupart des Latino-Américains dans leur langue, n'allait pas être sans conséquence dans la conduite des objectifs universitaires et diplomatiques affichés : "maintenir et développer les affinités intellectuelles existant entre les Latins d'Amérique et ceux de France, organiser une collaboration méthodique des universités et des grandes écoles françaises et américaines, faire connaître en France l'Amérique latine"⁴.

Sous son impulsion la coopération avec l'Amérique latine recevait en valeur ajoutée la connaissance de la langue espagnole, ce qui contribua à faire de cet organisme un des fers de lance de la réciprocité culturelle⁵. Pour fortifier les relations intellectuelles mises en oeuvre, et contrecarrer les concurrences européennes, le Groupement édita la même année un *Livret de l'étudiant en France* pour valoriser auprès des Latino-Américains l'excellence de l'Université française — dans sa totalité — et non plus la seule Sorbonne⁶. La coopération universitaire s'intensifia. Elle atteint sans doute son point culminant au Brésil lorsque des universitaires français furent détachés auprès de l'Université de São Paulo de 1934 à 1939⁷. Parmi eux, de jeunes chercheurs comme Claude Lévi-Strauss, Fernand Braudel, Pierre Monbeig ou Roger Bastide s'initièrent alors aux études latino-américaines.

Une série de revues, supports d'une même politique

Le Bulletin de la Bibliothèque américaine, le Bulletin de l'Amérique latine et la Revue de l'Amérique latine furent des médiateurs efficaces pour faire connaître l'Amérique latine comme laboratoire d'expérimentation et comme outil d'innovation scientifiques.

La diffusion de la pensée scientifique française outre-Atlantique, nous l'avons souligné plus haut, s'est surtout faite grâce au Groupement des universités et des grandes écoles de France pour le développement des relations avec l'Amérique latine.

A partir de 1910, le Groupement des Universités a son organe de diffusion le *Bulletin de la Bibliothèque américaine*. De 1910 à 1916, le bulletin mensuel de la Bibliothèque, avec 141 articles figurant à son catalogue, contribue à propager en France et en Amérique l'activité du Groupement jusqu'au milieu de la Grande Guerre. De 1916 à 1921, c'est sous le titre de *Bulletin de l'Amérique latine* plus adapté au projet éditorial, que la publication poursuit sa course. 80 articles seront édités sous ce titre.

⁴ Charles Lesca, "Les oeuvres américaines de Paris. le Groupement des universités et des grandes écoles de France pour les relations avec l'Amérique latine" in *France-Amérique*, p. 103, août 1912, pp. 103-106. Cité par Guy Martinière, *Aspects de la coopération franco-brésilienne : transplantation culturelle et stratégie de la modernité*, Presses universitaires de Grenoble / Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1982, p. 55.

⁵ Le Groupement en la personne d'Ernest Martinenche, titulaire de l'enseignement d'espagnol (son poste parisien, créé en 1906, sera transformé en chaire en 1919) de l'Université de Paris, bénéficiait de la récente réorganisation de l'enseignement des langues vivantes en France, et plus particulièrement de celui de l'espagnol.

⁶ Ce livret sera traduit en espagnol et en portugais en 1912. L'organe du Groupement éclaire en détail sur les multiples activités développées voir à ce sujet les rapports d'Ernest Martinenche, "L'action du Groupement [respectivement] : en 1909, en 1910, en 1911, en 1912 et depuis sa fondation jusqu'à la fin de l'année 1913]" in *Bulletin de la Bibliothèque Américaine*, [respectivement] : juin 1910 pp. 3-8 ; avril 1911, pp. 257-263 ; avril 1912, pp. 193-197 ; juin 1913, pp. 257-262 et mai-juillet 1914, pp. 225-231.

⁷ Pour fêter les soixante années de l'Université de São Paulo, les universitaires brésiliens rendaient hommage aux fondateurs dans un numéro très fourni de la revue *Estudos avançados*. On y trouve notamment des témoignages sur les enseignements de Pierre Monbeig, Fernand Braudel et Roger Bastide. Cf. "60 anos de USP. Ciências básicas e humanidades origens e linhas de pesquisa. perfis de mestres" in *Estudos avançados*, 8 (22), 1994, 651 p.

L'ensemble de cette production⁸, reflète les choix de la revue. Conformément au programme énoncé par son président, Paul Appel, le bulletin sollicite la collaboration de professeurs, de savants et d'écrivains américains en même temps qu'il donne à lire les auteurs français qui s'expriment en ce domaine. Ainsi, entre les rapports sur les avancées du Groupement, de nombreux articles relatifs à l'histoire, la littérature, les voyages mais aussi à l'économie, la politique et aux relations diplomatiques avec la France y trouveront leur place. Mais encore d'autres décriront les institutions d'enseignement et de recherche déployant leur activité des deux côtés de l'Atlantique. Un échantillon des articles publiés dans le *Bulletin* montre que les objectifs annoncés ont été respectés⁹. Une partie importante de l'espace éditorial est réservé soit à des comptes-rendus critiques de l'actualité scientifique et littéraire, soit à la publication d'œuvres originales. La publication devient ainsi un média vivant et attractif répondant aux vœux des fondateurs¹⁰. On doit enfin isoler dans cette production la série d'articles publiés par des Latino-Américains, durant les années 1915-1916, sur la Guerre européenne. Ces textes témoignent de l'adhésion de nombreux intellectuels aux positions françaises et montrent la constitution en Amérique latine de groupes de pression mais aussi le travail du Groupement afin que ne tombent pas en ruines ses efforts naissants pour le rapprochement culturel avec l'Amérique latine¹¹. Ainsi, le *Bulletin* a démontré son efficacité à faire

⁸ Pierre Jarrige s'est livré à un dépouillement systématique des publications du Groupement qui constitue une annexe très riche de son travail *Le Bulletin de la Bibliothèque américaine et la Revue de l'Amérique latine. Hommes et idées. 1910 - 1932*, Mémoire de DEA préparé sous la direction de François Xavier Guerra, Université de Paris-Panthéon-Sorbonne, 1992.

⁹ Le répertoire des différents articles publiés dans le *Bulletin de la Bibliothèque américaine* (Pierre Jarrige, Mémoire de DEA, *op. cit.* dans la note précédente) permet d'avoir un aperçu général de la production éditoriale. Signalons, à titre d'exemples, quelques articles qui s'inscrivent dans la politique définie par Paul Appel :

- *Vie économique et politique de l'Amérique latine*

Cyro de Azevedo, «L'évolution politique du Brésil», novembre 1910, pp. 109-112 ; J. Nicolas Matienzos, «Formation de la constitution argentine», avril 1912, pp. 204-217 ; Raúl Alvarez de Toledo, «La crise du régime monétaire argentin», octobre 1913, pp. 5-17 ; novembre 1913, pp. 48-55 ; janvier 1914, pp. 109-118 ; A. Velleso Rebello, «Les sources du droit brésilien (esquisse historique)», novembre 1911, pp. 33-47 ; décembre 1911, pp. 85-90 ; janvier 1912, pp. 115-123. E. Castro Oyanguen, «L'Amérique latine à La Société des Nations» in *Bulletin de l'Amérique latine*, décembre 1920-janvier 1921, pp. 65-69.

- *Vie scientifique et enseignement*

P. B. «Notre enseignement scientifique et l'Amérique latine», mars 1913, pp. 188-192 ; Hugo D. Barbagelata, «Un savant uruguayen (Larranaga) et trois savants français», décembre 1913, pp. 78-86 ; Juan G. Beltrán, «L'enseignement primaire dans la République argentine» novembre 1910, pp. 112-124 ; Diego Carbonnell, «L'Université de Caracas et les études médicales», 1913, pp. 181-188 ; Pierre Denis, «Les travaux de M. Isaiah Bownman sur les Andes de Bolivie», juin 1910, pp. 9-15 ; Ernest Martinenche, «L'Université française et l'Amérique latine» in *Bulletin de l'Amérique latine*, décembre 1917 pp. 76-85.

- *Vie intellectuelle*

Cecilio Baez «Le mouvement intellectuel dans le Paraguay», novembre 1915, pp. 47-59 ; Eugenio Egas, «De l'influence française sur le milieu brésilien», juillet 1910, pp. 49-57 ; Ventura García Calderón, «Pourquoi nous sommes francophiles», octobre 1915, pp. 19-25 ; Ed. García Godoy, «La signification profonde de la Guerre» in *Bulletin de l'Amérique latine*, mai -juillet 1918, pp. 292-294.

- *Vie artistique et culturelle*

Georges Battanchon, «Les peintres américains : Juan Eduardo Harris», janvier 1911, pp. 184-191 ; Ventura García Calderón, «Le théâtre au Pérou», novembre 1910, pp. 97-108 ; etc.

¹⁰ Ainsi Jean Pérès dans une rubrique régulière rend compte des dernières parutions américaines : «Les idées et les livres : M. Diaz Rodriguez ; Carlos Reyles», octobre 1911, pp. 17-22 ; «Les idées et les livres : M. A. Reyes», novembre 1911, pp. 47-49 ; «Les idées et les livres : Tulio M. Cesteri, ciudad romantica», octobre 1912, pp. 23-25 ; «Les idées et les livres : R. Blanco Fombona ; A. Birquez-Solar ; Carlos Reyles», décembre 1912, pp. 71-77 ; «Les idées et les livres : Dr Diego Carbonnell. Por los senderos de la biología», octobre 1913, pp. 18-21, etc. Dans les colonnes du *Bulletin* apparaissent des textes inédits de grands auteurs relevons ceux de Jules Supervielle qui consacre une chronique «au sentiment de la nature dans la poésie hispano-américaine» : «époque coloniale», octobre 1910, pp. 8-93 ; «époque romantique» mai 1911, pp. 304-311 et janvier 1912, pp. 106-114. Citons encore José Enrique Rodo dont des fragments d'«Ariel» sont publiés [novembre 1913, pp. 33-47] et de «Bolivar» [janvier 1914, pp. 97-108 et février 1914, pp. 129-145], etc.

¹¹ Antonio Aita, «Le Brésil et la Guerre européenne», in *Bulletin de la Bibliothèque américaine*, novembre 1915, pp. 33-46 ; Santiago Argüello, «L'opinion du Nicaragua sur la Guerre européenne», avril 1916, pp. 193-216 ; Cecilio Baez, «Le Paraguay et la Guerre européenne», juillet 1916, pp. 289-293 ; Manuel Carlés, La République argentine et la Guerre européenne», décembre 1915, pp. 65-84 ; Ezéquiél Chavez, «L'opinion publique mexicaine et la Guerre européenne», juin 1916, pp. 257-287 ; Carlos Cuervo Marquez, «La Colombie et la Guerre européenne», mars 1916 pp. 161-165 ; Figari Pedro, L'opinion de l'Uruguay sur la Guerre européenne», C. Silva Vildósola, «Le Chili et la Guerre européenne», février 1916, pp. 129-155 ; Carlos A. Villanueva, «Le Venezuela et la Guerre européenne», octobre 1915, pp.

connaître aux universités des deux mondes et au public lettré l'oeuvre du Groupement. Il a réussi en même temps à communiquer au lecteur français une information sur un mouvement intellectuel dont il ignorait à peu près tout.

En oeuvrant efficacement pour la diffusion de la pensée scientifique, la *Revue de l'Amérique Latine* (1922-1932) poursuit le travail initié par le Groupement et diffusé par le *Bulletin de la Bibliothèque américaine* devenu *Bulletin de l'Amérique latine*. Plus généraliste, la *Revue* déborde le cadre de la coopération universitaire et reste, sans nul doute, l'un des ferments de la connaissance de l'Amérique latine en France en même temps qu'elle accompagne l'émergence du latino-américanisme. A la frontière de la culture et de la diplomatie, elle répond aux préoccupations intellectuelles, sociales et politiques qui, des deux côtés de l'Atlantique, expriment des affinités profondes¹².

Plus structurée que le *Bulletin*, elle se dotera d'une rubrique spéciale l'« Anthologie américaine » en même temps qu'elle publiera les « bonnes feuilles » d'oeuvres littéraires d'Amérique latine. En cela elle fera un travail pionnier pour introduire en France la littérature d'outre-Atlantique. L'américanisme, avec elle et sous la direction d'Ernest Martinenche, s'ouvrait à l'hispanisme en même temps que la littérature latino-américaine touchait progressivement les écrivains français¹³.

Au fil des années, nombreuses seront les personnalités tant françaises que latino-américaines ou européennes issues des milieux artistiques, littéraires ou politiques qui auront collaboré à l'entreprise. Parmi les auteurs des plus de 450 articles publiés en dix ans, on relève des noms aussi prestigieux que ceux d'Oswald de Andrade, de Miguel Angel Asturias, d'Alfonso Reyes, de Gabriela Mistral, de Jules Supervielle, mais aussi de Valéry Larbaud, de Blaise Cendrars, d'Henry de Montherlant, de Lugne Poe, de Paul Fort ou encore de Miguel de Unamuno pour n'en citer que quelques uns. Bien ancrée dans son temps, la revue sollicite toutes les signatures et l'on retrouve celles de Charles Maurras, qui s'entretient des « forces latines », d'Henri Barbusse, qui rapproche « l'Amérique et le bonheur du genre humain » ou de Maurice Barrès qui en appelle « aux nations latines qui veulent aimer Reims »¹⁴.

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'Université française, sous les auspices du Groupement, enverra en Amérique latine plusieurs missionnaires. De nombreuses fondations d'institutions viendront sceller cette « entente cordiale »¹⁵. Depuis le 16 août 1913, un accord mis en place par Ernest Martinenche avait institutionnalisé cet envoi de professeurs français entre la France et l'Argentine. Après une éclipse due à la guerre en Europe, le projet réanimé en 1921 permettra même de faire éclore quelques institutions bilatérales pour mieux diffuser la pensée française face à la concurrence européenne en ce domaine¹⁶. Le

5-18 ; R. Wilmart, « L'opinion argentine sur la Guerre », décembre 1915, pp. 85-92. Zaldumbide, Gonzalo, « La France et la Guerre », mars 1916, pp. 166-171.

¹² Marc Cheymol dans son article « Les revues latino-américaines à Paris (1900-1940) » in *La Revue des revues*, 1988, n°5, p. 23-24 rappelle : « ... La documentation accumulée au cours des quelques 130 numéros de la collection complète constitue une mine inépuisable et unique au monde sur ce continent à cette époque ».

¹³ Ernest Martinenche déclarait : « L'Amérique latine nous a fait jusqu'ici l'honneur de nous connaître infiniment mieux que nous ne la connaissons. Elle a lu nos livres, ceux où l'on travaille aussi bien que ceux où l'on se repose. Nous n'avons longtemps répondu à cette prédilection que par les maladresses d'une sympathie confuse et mal éclairée. L'organisation de l'enseignement de l'espagnol date d'hier chez nous, et c'est à peine si le portugais commence à se faire dans notre Université une place beaucoup trop petite. C'est donc au public de langue française qu'il convient de faire mieux comprendre l'Amérique latine dont l'expansion européenne demeure notre plus cher souci ». Rapporté par Charles Lesca in *Histoire d'une revue*, in *Hommage à Ernest Martinenche (Études hispaniques et américaines)*, Paris, Éd. d'Artrey, 1939, p. 437.

¹⁴ Charles Maurras, « Les forces latines » in *Revue de l'Amérique latine*, février 1922, pp. 97-109 ; Henri Barbusse, « Notre enquête : l'Amérique et le bonheur du genre humain » in *Revue de l'Amérique latine*, mars 1923, pp. 217-225 ; Maurice Barrès, « Aux nations latines qui veulent aimer Reims » in *Revue de l'Amérique latine*, avril 1922, pp. 289-292.

¹⁵ Les *Bulletins* et la *Revue de l'Amérique latine* rendent compte scrupuleusement au long des années des résultats de ces missions.

¹⁶ Un article de la revue allemande *Die Deutsche Schule im Ausland* commentait ainsi cette politique : « Depuis des années les Français ont pris partout, dans l'Amérique latine des dispositions cherchant à intéresser à la vie intellectuelle française les personnes de ces Républiques ayant fait des études universitaires, et à influencer dans un sens favorable à la France les études d'enseignement supérieur. [...] il est évident

17 juin 1922, Ernest Martinenche inaugure l'Institut de l'Université de Paris à Buenos Aires. Des professeurs français aussi éminents que nombreux viendront ainsi exposer le fruit de leurs réflexions sur les rives de La Plata. La création en septembre de la même année de l'Institut franco-brésilien de haute culture à Rio de Janeiro¹⁷ confirmera cette politique. L'année 1924 verra la fondation de l'Institut de haute culture franco-mexicain. En 1926, un accord est signé à Montevideo pour l'établissement de l'Institut de haute culture franco-uruguayen. Le 6 août 1927, le Pérou reçoit, à son tour, l'Institut de haute culture franco-péruvien suivi en 1928 par les instituts du Venezuela et du Paraguay. Ces instituts connaîtront des succès divers, ne correspondant pas toujours aux attentes françaises. Les efforts incessants du Groupement seront couronnés de succès en Argentine et surtout au Brésil où les missionnaires français des années 1934-1935 faciliteront l'introduction de l'enseignement supérieur français en participant à la fondation des universités de São Paulo et de Rio de Janeiro¹⁸. Georges Dumas avait sollicité pour cette mission et les suivantes de jeunes professeurs en début de carrière tels Fernand Braudel, Claude Lévi-Strauss, François Perroux, Pierre Monbeig, Roger Bastide ou encore Pierre Desfontaines pour ne citer que certains d'entre eux. L'avenir montrera à quel point son choix était judicieux.

L'ŒUVRE DU GROUPEMENT APRES LA SECONDE GUERRE MONDIALE

C'est clairement dans la continuité de cette politique que des organismes français de recherche et d'enseignement furent fondés à la Libération, renouant ainsi avec la stratégie de coopération d'avant-guerre. Quatre instituts français à vocation universitaire furent implantés dans la région. L'Institut français d'Amérique latine (IFAL) à Mexico en 1944, l'Institut français de Port-au-Prince en 1945, l'Institut français de Santiago du Chili en 1947 et l'Institut français des études andines (IFEA) à Lima, en 1948¹⁹. Trois d'entre eux avaient une vocation strictement latino-américaniste et constituaient les pièces maîtresses du dispositif mis en place, entre autres par Paul Rivet, pour la diffusion de l'influence scientifique française en Amérique latine (Mexico, Lima, Santiago du Chili)²⁰.

Parallèlement et dans un même esprit de reconquête que celui évoqué plus haut, la Maison de l'Amérique latine fut fondée à Paris en 1945, à la demande du ministère des Affaires étrangères. La création d'un lieu de rencontres et d'échanges culturels et économiques entre Français et Latino-Américains devenait nécessaire. Cette Maison était conçue "comme une manière de service annexe du Quai d'Orsay"²¹. La nécessité de faire repartir la machine économique en direction des territoires américains,

que lorsqu'on a pour soi les professions libérales qui, presque partout dans l'Amérique latine, font la politique, on a également pour soi la nation. La France a toujours su faire des « conquêtes morales ». Cité par Gilles Matthieu in *Une ambition sud-américaine. Politique culturelle de la France (1914-1940)*. Préface de Jean Marc Delaunay, Paris, L'Harmattan, 1991, p. 134

¹⁷ Celui de São Paulo ouvrira en 1925.

¹⁸ Ces missions brésiliennes qui présidèrent à la fondation de l'Université de São Paulo sont abondamment étudiées dans les travaux de Guy Martinière, «Aspects de la coopération franco-brésilienne...», *op. cit.*, dans le livre de Jacques Chonchol et Guy Martinière, *L'Amérique latine et le latino-américanisme en France*, Paris, L'Harmattan, 1985, Gilles Matthieu, *Une ambition...*, *op. cit.*, Luiz Claudio Cardoso, Guy Martinière, *France-Brésil. Vingt ans de coopération (Science et technologie)*, Paris, IHEAL ; Grenoble, PUG, 1989, 351 p. On trouve également des éléments d'information dans les articles de Jean-Paul Lefebvre, « Les professeurs français des missions universitaires au Brésil (1934-1944) », in *Cahiers du Brésil contemporain*, 1990, n°12, pp. 89-100 ; « Les missions françaises au Brésil dans les années trente » in *Vingtième siècle, revue d'histoire*, 1993, n°38, avril-juin, pp. 24-33.

¹⁹ Le premier nom de l'IFEA était "Centre français d'études andines".

²⁰ Jacques Chonchol et Guy Martinière, *L'Amérique latine et le latino-américanisme en France*, Paris, L'Harmattan, 1985, pp. 91-109.

²¹ Voir : "Les organismes", parag. V, p. 240, "La Maison de l'Amérique latine à Paris" in *Encyclopédie de l'Amérique latine politique, économique culturelle*. Préface d'Édouard Bonnefous, Paris, PUF, 1954, 628 p.

incita à l'ouverture le 7 mai 1946 de la Chambre de commerce France-Amérique latine²². Dans ce même contexte d'intérêt pour le sous-continent, le Groupe parlementaire d'amitié France-Amérique latine commença ses travaux à l'Assemblée nationale l'année suivante.

Il exprimait le souhait de “resserrer les liens séculaires existant entre la France et les Républiques d'Amérique latine, de développer des courants d'échange qui avaient été interrompus pendant la guerre, de favoriser des rencontres et de permettre une confrontation d'idées entre les hommes politiques des pays respectifs”²³.

En 1954, le dispositif était complété par la création d'une organisation internationale à caractère culturel : l'Union latine. Cette fondation était issue d'un congrès réunissant à Madrid l'ensemble des pays “latins” de la planète. Selon l'interprétation avancée par Chonchol et Martinière, l'Union latine était constituée pour “[...] ‘distancier’ les pays latins d'Amérique du panaméricanisme triomphant, symbolisé par l'OEI, tout autant que [pour] réintroduire les deux pays de la péninsule Ibérique dans une opinion internationale acceptant difficilement le dialogue avec l'Espagne de Franco ou le Portugal de Salazar”²⁴.

Cette organisation concrétisait les efforts d'un conseil international fondateur créé à Paris en 1948 par Pierre Cabanes, Jean de Broglie et les chefs de mission diplomatique d'Argentine, du Brésil, du Chili, du Mexique et de l'Uruguay. Il s'agissait de développer “un programme particulièrement important [...] afin de susciter une action encore plus ample que celle déployée par les États latins d'Europe [et] d'amener progressivement l'Europe occidentale toute entière à participer à cette oeuvre capitale que constituera une coopération dense et organisée entre Latins d'Europe et d'Amérique”²⁵.

La longue marche pour la fondation de l'Institut des hautes études de l'Amérique latine

En même temps que se développait cette politique de redynamisation culturelle en Amérique latine et que des organismes y étaient implantés, l'instauration d'un centre latino-américaniste en France se faisait singulièrement attendre²⁶. Si l'université, en inscrivant au programme de l'agrégation d'histoire de 1946-1947 la question “Les Amériques de 1763 à 1825”, permettait d'aborder l'Amérique latine, aucune chaire n'était réservée encore à cet enseignement²⁷. Un mouvement en faveur des études latino-américaines se dessinait cependant.

²² Cette structure eut une durée de vie importante puisque ce n'est qu'à la fin de 1994, qu'elle fut dissoute.

²³ Voir : “Les organismes”, parag. IV, p. 239, “Le Groupe parlementaire France-Amérique latine” in *Encyclopédie de l'Amérique latine politique, économique culturelle*. op. cit.

²⁴ Jacques Chonchol et Guy Martinière, *L'Amérique latine et le latino-américanisme*, op. cit. p. 125.

²⁵ Pierre Cabanes, “Dans la perspective du Troisième Congrès de l'Union latine” in *Horizons latins*, avril-mai 1973, n° 27.

²⁶ Dans l'introduction de sa thèse, *La conquête spirituelle du Mexique, essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des ordres mendiants de la Nouvelle Espagne de 1523-24 à 1572*, Paris, Institut d'ethnologie, 1933, XIX-396 p. (Travaux et Mémoires de l'Institut d'ethnologie, 20), Robert Ricard, premier hispaniste français voué à l'américanisme, regrettait en 1932 l'état inorganique des études hispano-américaines. Il déclarait notamment : “Nous ne dissimulons pas les insuffisances de l'étude que nous présentons au public. Nous croyons cependant que nous avons droit à l'indulgence du lecteur, si celui-ci veut bien tenir compte des ‘conditions déplorables’ pour reprendre l'expression nullement excessive de M. Marcel Bataillon, dans lesquelles travaillent les hispanistes et, ajouterons-nous les américanistes. Pour les études américaines, en particulier on se heurte perpétuellement à l'extrême dispersion des matériaux et des publications qui empêche trop souvent les historiens d'un des continents de connaître et d'utiliser les recherches entreprises dans l'autre. C'est peut-être à ces difficultés qu'il faut attribuer la rareté des ouvrages consacrés en France à l'histoire coloniale de l'Amérique espagnole. Sauf la thèse, déjà ancienne, de M. Jules Humbert sur les origines vénézuéliennes (Bordeaux-Paris, 1905), nous ne voyons aucun travail du même ordre que celui que nous publions ici”. Quinze ans après la situation sur ce plan n'avait guère changé.

²⁷ Pierre Daix dans la biographie qu'il consacre à Fernand Braudel (*Braudel*, Paris, Flammarion, 1995, pp. 220 et suivantes) rappelle que le grand historien assura à la demande de Pierre Renouvin les leçons consacrées, en Sorbonne, à l'Amérique latine. Cet enseignement fut un choc pour les agrégatifs tant la manière de Braudel était singulière. Frédéric Mauro témoigne : “Ce fut un éblouissement ... c'était littéralement

Fernand Braudel en même temps qu'il dispensait son enseignement aux agrégatifs en Sorbonne, parlait de "l'Amérique latine contemporaine" aux étudiants de l'Institut d'études politiques de Paris²⁸. Sous son impulsion et celle des différents missionnaires de l'Entre-deux-guerres, des chercheurs de plus en plus nombreux allaient bientôt s'investir pleinement dans l'aire culturelle. En 1948, Marcel Bataillon avait pour l'Amérique un intérêt qui aurait pu rester "platonique et livresque" s'il n'avait été "attiré au Nouveau monde par les amicales instances d'Alfonso Reyes et poussé dans la même direction par Paul Rivet"²⁹. Au retour de ce voyage décisif, il donna ses premiers cours au Collège de France sur des thèmes américains : "L'esprit des évangélistes du Mexique" et "L'humanisme de Las Casas"³⁰. Cet enthousiasme pour les études latino-américanistes lui fit écrire un article manifeste "Notre hispanisme devant l'Amérique"³¹ incitant les hispanistes français à reconnaître que "toute culture hispanique comporte aujourd'hui une connaissance renouvelée des sommets de la littérature d'Amérique latine avec leur arrière plan de géographie et d'histoire".

De jeunes enseignants devaient selon lui connaître l'Amérique autrement que par les livres : "Puisque la France doit, aujourd'hui, se préoccuper bien plus que par le passé d'enseigner le français et de préparer des professeurs de français en Amérique latine, il est bon que des hispanisants qualifiés prennent leur part à cette besogne ; et que, tout en le faisant avec coeur, ils trouvent le temps de se préparer au rôle spécialisé qui leur sera sans doute un jour dévolu dans les équipes enseignantes des universités de chez nous".

Nombreux sont les hispanistes français, qui répondant à cette incitation³² de Marcel Bataillon se lancèrent sur des pistes de recherche neuves.

En 1949, la revue *Annales. Économies, sociétés, civilisations* dirigée alors par Lucien Febvre, défendait "les Amériques latines" comme sources d'études et incitait les jeunes chercheurs à travailler sur cette aire culturelle³³. Attentive à l'évolution des recherches, elle rappelait la nécessité d'organiser en France les

brillant... Il avait voyagé. Il nous découvrait les nouvelles dimensions de l'histoire : l'espace. Et sa première leçon fut, je pense l'espace américain entre 1750 et 1825 ; la conjoncture qui rejetait les événements dans la pénombre ; et les structures, les structures surtout. [...] L'effet était d'autant plus merveilleux qu'après six ans de guerre et d'occupation, Braudel nous apportait une énorme bouffée d'air de l'extérieur. Le fait même de prononcer les lieux étrangers dans la langue étrangère elle-même au lieu de les franciser était un procédé pour lui, un ravissement pour nous". Cette fascination de Frédéric Mauro fut partagée par ses prestigieux condisciples Marc Ferro et Pierre Chaunu.

²⁸ Cf. Giuliana Gemelli, *Fernand Braudel*, Paris, Odile Jacob, 1995 p. 64.

²⁹ Jacques Lafaye insiste sur l'importance de ce voyage dans l'évolution de l'oeuvre de Marcel Bataillon. "El estudio de Hispanoamérica en Francia" in *Arbor, ciencia, pensamiento y cultura*, Tome CII, n°400, avril 1979 pp. 85 [541]- 100 [556]. Marcel Bataillon revient lui-même sur ce voyage p. VII de l'introduction qu'il signe pour présenter un recueil de ses travaux sur Las Casas : "Pour aider à faire de moi un lascasien, il fallut aussi que, peu avant de partir pour l'Amérique le 'seiziémiste' que j'étais eût, grâce à Silvio Zavala, la révélation de Vasco de Quiroga, disciple de Thomas More et défenseur, comme Las Casas, des Indiens contre l'esclavage. Au cours d'un voyage de plusieurs mois, je vis, en 1948, les Indiens de la région de Pátzcuaro, où la mémoire de Don Vasco est toujours vénérée ; ceux des parages d'Atitlán et de Chichicasteango, par où Las Casas et ses compagnons missionnaires approchèrent la Tierra de Guerra qu'ils allaient changer en Vera Paz ; ceux du Cuzco et ceux de Machu Picchu qui fut peut-être le refuge de l'Inca rebelle de Vilcabamba. La vie de Las Casas et ses écrits se lièrent indissolublement pour moi, à cette Amérique qui, aujourd'hui encore, garde un visage indien, et qui parle espagnol". Cf. "Introduction", in *Études sur Bartolomé de Las Casas* réunies avec la collaboration de Raymond Marcus, Paris, Centre de recherches de l'Institut d'études hispaniques, 1965 (Thèses, mémoires et travaux n°5).

³⁰ Depuis le 4 décembre 1945, date de sa leçon inaugurale, Marcel Bataillon occupait la Chaire de langue et littérature de la Péninsule ibérique et de l'Amérique latine au Collège de France. Il se livra lors de sa leçon inaugurale à l'inventaire de l'héritage légué à la nouvelle chaire par un siècle de travaux consacrés à la langue et à la littérature de la Péninsule ibérique et rendit un hommage particulier aux hispanistes français. Dans son recueil *Études sur Bartolomé de Las Casas* il précise (p. VII de l'introduction) que le titre même de sa chaire avait été conçu "en préjugant de [son] intérêt pour l'Amérique". Cet intérêt, nous l'avons vu, s'amplifia après le voyage de 1948.

³¹ Marcel Bataillon, "Notre hispanisme devant l'Amérique" in *Les Langues néo-latines*, n°112, 43e année, février-juin 1949, pp. 1-7.

³² Jacques Lafaye, André Saint-Lu, Pierre Duviols, Alain Milhou, Raymond Marcus seront parmi les premiers hispanistes à suivre Marcel Bataillon dans cette voie. (Cf. Jacques Lafaye, "El estudio de Hispanoamérica en Francia", *op. cit.*).

³³ Jean-Pierre Berthe nous confiait : "Avec le recul, je crois pouvoir dire que cette lecture a probablement fixé ma vocation d'historien de l'Amérique, sans que j'en aie eu pleinement conscience sur le moment". [Entretien avec Jean-Pierre Berthe, 24 juillet 1996].

études spécialisées sur cette région, lorsque l'occasion s'en présentait. C'est ainsi qu'en 1951, dans une note brève publiée dans la rubrique "outillage et documentation", elle profitait de la publication d'un guide d'institutions spécialisées³⁴, pour revenir sous la plume de Fernand Braudel, sur les carences qui demeuraient en ce domaine : "En exécution d'une décision de l'assemblée de l'Institut Panaméricain de Géographie et d'Histoire (Caracas 1946), vient de paraître sous la direction et l'impulsion de notre collaborateur et ami, le professeur Silvio Zavala, un relevé mondial des institutions qui s'intéressent à l'histoire américaine. Le catalogue, encore incomplet, comprend néanmoins 835 indications. Sur ce total, les Amériques (où tout a été, ou presque, recensé) figurent pour 794 numéros, l'Europe pour 41 (dont 3 pour la France). On pourrait discuter de ce dernier chiffre et penser, sans outrecuidance que le Musée de l'Homme mériterait de figurer pour une unité, de même abrité dans ce musée, le précieux Institut franco-brésilien ... Ces rectifications et quelques autres ne peuvent cependant pas cacher notre extrême pauvreté institutionnelle. C'est donc un miracle, si nous conservons, à l'heure actuelle, tant d'américanistes de valeur. Nos autorités voudraient-elles songer à ce dénuement ? Serait-ce trop leur demander, par exemple, que de songer à la création d'une chaire d'histoire de l'Amérique latine à la Sorbonne ? Il en est question depuis plus de dix ans, hélas !"³⁵

Il fallut attendre pourtant plus d'une quinzaine d'années avant que le souhait de Fernand Braudel ne se réalise. Il n'oubliait pas pour autant le sous-continent. Lorsqu'il fut chargé de la chaire d'Histoire de la civilisation moderne à la suite de Lucien Febvre au Collège de France, il introduisit l'aire culturelle dans son enseignement³⁶. C'est ainsi qu'il donna un cours sur l'Océan Atlantique au XVI^e siècle durant l'année universitaire 1951-1952 et qu'il prononça une série de conférences portant notamment sur les "problèmes historiques et [les] problèmes actuels de l'Amérique latine"³⁷. L'enseignement d'histoire spécialisé qu'il appelait de ses vœux en 1951 fut inauguré à l'Université de Paris X - Nanterre en 1967 et confié à Frédéric Mauro, un de ses premiers élèves. Trois ans plus tard, une chaire d'histoire de l'Amérique latine fut ouverte en Sorbonne³⁸.

Les pouvoirs publics allaient prendre entre temps une mesure utile pour pallier le dénuement institutionnel déploré par Fernand Braudel. Ce fut, encore une fois, grâce à l'action pugnace du Groupement des universités, dirigé par Raymond Ronze depuis 1941, que l'Institut des hautes études de

³⁴ Silvio Zavala, *Guía de instituciones que cultivan la historia de América*, México, Instituto panamericano de geografía e historia - Comisión de historia, 1949, 231 p.

³⁵ Fernand Braudel, "Où étudie-t-on l'histoire des Amériques" in *Annales ESC*, 1951, n°6, p. 91.

³⁶ Fernand Braudel était très préoccupé par l'Amérique latine depuis son séjour au Brésil. Giuliana Gemelli, dans l'ouvrage qu'elle lui consacre rappelle que du point de vue de l'enseignement "les années qui précéderent le Second conflit mondial et celles qui suivirent virent aussi Braudel se concentrer tout particulièrement sur des sujets historiographiques concernant le Brésil et l'Amérique latine. Son engagement dans cette direction est particulièrement évident tout de suite après la guerre". Cf. Giuliana Gemelli, *Fernand Braudel*, op. cit. pp. 64-65.

³⁷ Fernand Braudel dans l'*Annuaire du Collège de France, année 1951-1952*, (pp. 250-251), résumait ainsi les objectifs qu'il avait poursuivis dans ce cours : "Les cours du samedi "Problèmes historiques et problèmes actuels de l'Amérique latine", ont représenté, non pas une première prise de contact comme le cours consacré à l'Atlantique, mais la conclusion de travaux et d'explications antérieurs, échelonnés sur une vingtaine d'années. Une intention de méthode nous a guidé. L'étude du temps présent est-elle valable sans éclairage historique ? Le cas de l'Amérique latine avait l'avantage de ne pas être *a priori* trop enfoncé dans l'histoire comme ceux des vieux pays européens. Il proposait des problèmes actuels dont on pouvait discuter et dont on a discuté sans soulever de passions excessives. On a donc essayé de démontrer, à propos des problèmes spatiaux, culturels, sociaux, économiques et politiques de l'Amérique latine, l'impossibilité de négliger les perspectives du passé et la nécessité de considérer l'histoire comme l'une des sciences sociales attachés à l'étude du temps présent". Fernand Braudel ajoutait : "Nous avons été beaucoup aidé dans cette tâche par notre élève Gustavo Beyhaut de Montevideo qui a mis à notre disposition de très nombreux articles de presse plus récents que ceux rapportés par nous d'un voyage au Brésil, en Argentine et au Chili en 1947. Il nous a aussi aidé à réunir une bonne bibliothèque de romans et essais littéraires d'auteurs sud-américains dont il a été très largement fait usage au cours de nos explications. Peu de témoignages sont plus parlants sur la réalité humaine de l'Amérique latine que ces livres poétiques et réalistes courageux et souvent lucides.

³⁸ En 1970, François Chevalier occupa cette chaire rattachée à l'Université de Paris I, après que la loi d'orientation et de recherche de 1968 d'Edgar Faure eut réorganisé l'Université de Paris.

l'Amérique latine (IHEAL) put voir le jour. L'hispaniste Jean Sarrailh, recteur de l'Université de Paris, en concrétisa la création³⁹, couronnant ainsi les efforts menés durant presque un demi-siècle par le Groupement. Le 23 février 1954 était publié au *Journal officiel* le décret de fondation. Il octroyait au nouvel organisme, le statut d'institut de l'Université de Paris, relevant scientifiquement des Facultés de Lettres, Sciences, Droit, Pharmacie et Médecine. Le 3 mars 1954, Paul Rivet présentait la leçon inaugurale dans des locaux provisoires en Sorbonne, les locaux de la rue Saint Guillaume, en construction, ne devaient être inaugurés par le président de la République, René Coty, que le 3 mai 1956. Lors de cette inauguration l'Ambassadeur de l'Uruguay à Paris, Abelardo Saenz pouvait déclarer: "La France peut s'enorgueillir d'être jusqu'à présent la seule nation au monde à avoir créé un institut destiné à développer d'efficaces contacts entre les élites des peuples de notre continent, à rendre plus facile et plus féconde la compréhension réciproque des esprits"⁴⁰.

Pour marquer avec éclat l'acte de renouveau du latino-américanisme, la première *Encyclopédie de l'Amérique latine*, sous la direction d'Édouard Bonnefous et coordonnée par Pierre Gerbet, sortit des presses en 1954. Elle bénéficiait du prestigieux patronage de Robert de Billy, de Jean Sarrailh, d'André Siegfried, de Paul Rivet, de Raymond Ronze et de Pasteur Vallery-Radot⁴¹.

La participation du nouvel Institut au développement des positions françaises en Amérique latine, était clairement avouée⁴². Dès 1955, sous le titre "L'Amérique latine et l'Europe", l'Institut organisait des conférences bihebdomadaires confiées à des ingénieurs, des chefs d'industrie, des banquiers, des attachés commerciaux afin d'attirer l'attention des étudiants et des acteurs du monde économique sur les problèmes posés par l'expansion française en Amérique latine. En entreprenant une collaboration entre l'Université et le monde de la technologie et des entreprises, l'Institut, à son niveau, tentait d'unir "les efforts de l'Université et des représentants les plus qualifiés de la science technique et de l'économie françaises" afin de dresser un bilan permanent des nécessités d'équipement de l'Amérique latine, de susciter la participation de la France à cette oeuvre indispensable et mettre en relief les possibilités offertes au monde économique⁴³.

Pierre Monbeig fut nommé à la direction de l'Institut des hautes études de l'Amérique latine par Jean Sarrailh en 1957⁴⁴. À la tête du nouvel organisme jusqu'à sa retraite en 1977, il allait marquer de son

³⁹ Jacques Chonchol et Guy Martinière, in *L'Amérique latine et le latino-américanisme*, op. cit. reviennent longuement sur cette création. Ils montrent comment la décision de création d'un Institut consacré à l'étude de l'Amérique latine fut longuement mûrie. En effet, le Conseil de l'Université de Paris avait adopté en sa séance du 11 février 1952, sur proposition de Jean Sarrailh, la décision de créer l'Institut des hautes études de l'Amérique latine. Ratifiée en Conseil des ministres, cette création fut approuvée dans l'enthousiasme par la plupart des ambassadeurs d'Amérique latine en poste à Paris.

⁴⁰ Cité par Jacques Chonchol, "L'Institut des hautes études de l'Amérique latine" in Hervé Théry, Martine Droulers (coord.), *Pierre Monbeig, un géographe pionnier*, Paris, IHHEAL, 1991, p. 181.

⁴¹ Édouard Bonnefous, dir., Pierre Gerbet, coord., *Encyclopédie de l'Amérique latine politique, économique culturelle*. Préface d'Édouard Bonnefous, Paris, PUF, 1954, 628 p. On y trouve des contributions de : Paul Arbousse-Bastide, Louis Baudin, Roger Bastide, Jean Borde, Marc Bouloiseau, Igor Boussel, Jean Cassou, François Chevalier, Pierre Deffontaines, René Durand, Henry Lavachery, Jean Meyriat, Jacques Oudiette, Marc Pieyre, Georges Poussot, Georges Raeders, Georges Sachs, Abelardo Saenz, Filoteo Samaniego, Jacques Soustelle, Michel de Toro, Jean Touchard, Angel Trapero-Ballesteros, Jean Vellard, Auguste Viatte, Jean Viet, Alberto Zerega-Fombona.

⁴² Frédéric Mauro rappelle que "l'élaboration d'une politique française à l'égard de l'Amérique latine" était "un des objectifs que s'était assigné l'Institut des hautes études de l'Amérique latine lors de sa fondation". Cf. Frédéric Mauro, "Les études historiques françaises sur l'Amérique latine, 1945-1990" in *Cahiers des Amériques latines*, 1990, n°9, p. 108.

⁴³ Cf. "La France dans le monde" in *Cahiers français d'information*, 15 mars 1955, p. 23.

⁴⁴ "Pierre Monbeig et le CNRS", un entretien avec Jean-François Picard, in *Pierre Monbeig, un géographe pionnier*, op. cit. p. 194. Pierre Monbeig ajoute "Comme Jean Sarrailh n'avait aucune affection pour l'Espagne franquiste, il faisait un transfert d'affection pour l'Espagne sur l'Amérique latine". Cette "affection" conduisit le fondateur à confier son Institut à des personnes de confiance : la propre fille de Jean Sarrailh devenait secrétaire générale, et la fille de Marcel Bataillon prenait en charge la bibliothèque. Avant la nomination de Pierre Monbeig, Raymond Ronze et Jean Sarrailh veillaient eux-mêmes à l'évolution du nouvel institut (Entretien avec Ramón Safon, septembre 1991).

seing l'évolution des études sur l'aire culturelle en France. Au Brésil⁴⁵, il avait acquis la certitude que la pluridisciplinarité était nécessaire à toute approche du sous-continent⁴⁶. Cette remarque est importante pour la compréhension de son action dans le développement de l'IHEAL. Avant que la mode littéraire et politique de l'Amérique latine ne s'installe pour deux décennies en France, l'Institut, dans sa conception même, allait se montrer sous sa direction doublement novateur. La première innovation fut d'élire une aire culturelle comme objet d'étude. Avec la création de l'IHEAL, l'Amérique latine était considérée désormais comme une région à part entière émancipée définitivement de la tutelle multiséculaire de l'Espagne et du Portugal. Faire admettre cela à l'Université fut une tâche fort délicate. Claude Bataillon, qui a connu les débuts de l'IHEAL, témoigne : "Se souvient-on à quel point [il] était alors difficile en France de constituer des études sur l'aire culturelle et politique latino-américaine hors de la tutelle d'un système rigide : langue, littérature, civilisation ibériques dans lequel la troisième était appendice de la seconde, elle même fille de la première ?⁴⁷".

L'autorité rectorale de Jean Sarrailh avait imposé aux hispanistes la création de l'IHEAL ; seule l'envergure scientifique de Pierre Monbeig pouvait faire avaliser ce coup de force.

Le décloisonnement des disciplines et l'adoption de la pluridisciplinarité constituèrent le second élément d'innovation apporté par l'Institut. Il fut ainsi le lieu "d'un enseignement particulier, pluridisciplinaire, à base d'économie, de sociologie, de démographie, d'écologie botanique et de photo-interprétation. Venaient s'y ajouter (comme liant de la sauce ? comme cadre ?) de la géographie humaine et de l'histoire⁴⁸".

En l'absence de structures spécifiques dans l'enseignement supérieur français Pierre Monbeig allait permettre l'émergence des études spécialisées, en accueillant les premiers enseignements sur l'aire culturelle notamment en langues et civilisations et en histoire⁴⁹. Sous sa direction, des universitaires renommés et des personnalités du monde économique, politique ou littéraire viendraient communiquer leur expérience latino-américaine aux étudiants et aux chercheurs⁵⁰.

oOo

Les temps avaient changé. Au début des années soixante, le Général de Gaulle fit deux tournées en Amérique latine. Positionnant les ambitions de la France entre les blocs américain et soviétique, il proposa

⁴⁵ Pierre Monbeig, Professeur en mission auprès de l'Université de São Paulo (Brésil) de 1935 à 1946 fut successivement professeur de géographie physique et humaine (1935-1937) et de géographie humaine (1938-1946).

⁴⁶ Claude Bataillon montre comment Pierre Monbeig tout au long de sa carrière, s'est appliqué à remettre en cause les cloisonnements universitaires. (Cf. "L'Amérique latine hispanophone" in *Pierre Monbeig, un géographe pionnier*, op. cit., pp. 148-149).

⁴⁷ Claude Bataillon, "L'Amérique latine hispanophone" in *Pierre Monbeig, un géographe pionnier*, op. cit., p. 149.

⁴⁸ Claude Bataillon, *idem*, p. 149.

⁴⁹ Avant que ne soient inaugurées les options américanistes dans les départements d'espagnol des universités françaises, l'IHEAL avait organisé un cours de licence sur les Études latino-américaines autour de Paul Verdevoye, Léon Bourdon, Élie Lambert, Roger Bastide et Jacques Lafaye. Cf. "El estudio de Hispanoamérica en Francia" in *Arbor, ciencia, pensamiento y cultura*, op. cit. p. 91. Jean-Pierre Berthe souligne par ailleurs : "Pierre Monbeig a développé à l'IHEAL les cours et séminaires d'histoire de l'Amérique latine, à une époque où une telle spécialisation était absente en tant que telle de l'enseignement supérieur français". Cf. "Les historiens" in *Pierre Monbeig, un géographe pionnier*, op. cit. pp. 211-212.

⁵⁰ Citer l'ensemble des enseignants ou des conférenciers serait long et fastidieux. Retenons, avec Jacques Chonchol, et à titre d'exemple les noms de Francis Ruellan, de Pierre Chaunu, de François Chevalier, de Paul Verdevoye, de Roger Bastide, de François Bourricaud, d'Alain Touraine, de Michel Rochefort, de Charles Minguet, de Maria Isaura Pereira de Queiroz, de Celso Furtado, de Gaston Leduc, d'Yves Gibert, d'Olivier Dollfus, de Pablo Trumper. Parmi les conférenciers, l'IHEAL put recevoir German Arciniegas, Miguel Angel Asturias, Josué de Castro, Silvio Zavala, Jorge Luis Borges, Alejo Carpentier, Nicolas Guillén et Pablo Neruda. Citations à partir de : "L'Institut des hautes études de l'Amérique latine" in *Pierre Monbeig, un géographe pionnier*, op. cit., p. 182.

aux États latino-américains d'opter pour une troisième voie, faisant appel une fois encore à l'inusable rhétorique de la latinité.

Au lendemain de ces voyages qui s'étaient soldés par un immense succès personnel, l'impitoyable réalité s'imposa : la France à peine sortie de ses guerres coloniales n'avait pas les moyens de ses ambitions politiques et s'avérait incapable de mobiliser les capitaux nécessaires au développement d'une coopération aussi significative que celle qui avait été la sienne avant guerre.

Le Groupement des universités et des grandes écoles de France pour les relations avec l'Amérique latine s'était petit à petit désagrégé en même temps que s'émançaient les études sur l'Amérique latine qu'il avait largement contribué à fonder et faire grandir. S'ouvrait alors une nouvelle époque pour le latino-américanisme français, mais c'est là une autre histoire !